

L'Ecole libre de Bagnes

Propos et souvenirs

De même qu'Athéna est née d'un violent mal de tête de Zeus, l'Ecole libre est sortie d'un malaise qui, à la fin du siècle dernier, divisa profondément, à Bagnes, l'opinion publique.

C'était le temps où le chanoine Adrien Martinet, de l'Abbaye de Saint-Maurice, dirigeait le Collège. Il avait pour collaborateur un enfant de la vallée, l'instituteur Alphonse Michaud, alors âgé d'une trentaine d'années. Des divergences de vues, et peut-être aussi une réelle incompatibilité d'humeur ne tardèrent pas à diviser ces deux hommes. Je n'ai pas connu le chanoine Martinet. Je m'interdirai donc de porter sur lui un jugement de valeur. J'ai par contre, bien des années plus tard, vu de très près Alphonse Michaud, à qui me rattachaient des liens de parenté assez étroits puisqu'il était le neveu de ma grand-mère maternelle. Il fut mon instituteur durant mes dernières années d'école primaire, et dans une certaine mesure, ainsi qu'on le verra, mon tout premier maître à penser. Il touchait alors presque au terme de sa carrière pédagogique, mais ni le temps, ni les épreuves, ni l'hostilité plus ou moins ouverte de certains de ses concitoyens n'avaient réussi à entamer son enthousiasme. Sa foi en ce qu'il pensait être la vérité était demeurée intacte, son ardeur à la défendre, encore très vive. J'imagine ce qu'il avait dû être à l'époque où bouillonnaient en lui toutes les forces de la jeunesse.

Formé à l'Ecole normale de Sion, il était resté, au début de sa carrière, très attaché au culte catholique. Mais sa curiosité d'esprit qui était grande, quelque atavisme aussi peut-être, — son père s'était jadis si vivement passionné pour l'unité italienne qu'il lui en était resté le surnom de «Garibaldi», — le poussaient irrésistiblement vers des lectures que la stricte orthodoxie n'approuvait pas. Epris de tout ce qui touchait à l'enseignement, il s'était abonné à diverses revues pédagogiques dont quelques-unes étaient éditées en pays protestant.

Le chanoine Martinet s'en alarmait. L'esprit œcuménique n'avait pas encore soufflé, et le directeur du Collège tremblait pour l'âme des enfants qui lui étaient confiés. Il en résulta une tension toujours croissante entre ces deux éducateurs dont pourtant seule l'entente parfaite aurait pu assurer une action efficace. Cette tension rejaillit sur les classes, gagna l'esprit des parents et finit par mettre en émoi une bonne partie de la population.

L'affaire n'aurait peut-être jamais pris une telle ampleur si, derrière les principaux antagonistes, n'avaient œuvré plus ou moins ouvertement deux personnalités dont l'ascendant, chacune dans sa sphère, était considérable. Le directeur Martinet avait l'approbation, je serais presque tentée d'écrire la «bénédiction» du curé de la paroisse, le chanoine Xavier de Cocatrix. De son côté, Alphonse Michaud s'était lié d'amitié avec un anticlérical notoire, Maurice Charvoz, dont le nom n'est peut-être pas inconnu du lecteur, et dont il recevait les conseils et les encouragements.

Ceux qui ont connu le chanoine de Cocatrix en parlent comme d'une force de la nature. Faute de pouvoir s'exercer sur une scène à sa mesure, son tempérament exceptionnel se comporta, dans cette modeste paroisse de Bagnes, comme un torrent impétueux dans un lit trop étroit. Il déborda: Non content d'orienter les âmes vers Dieu, il prétendit les diriger politiquement. Sans doute estimait-il, comme cet autre curé de Bagnes qui trente ans auparavant avait, par un sermon incendiaire, mis le feu aux poudres et provoqué ce qu'on a appelé les «Événements de Champsec», que le devoir d'un pasteur est d'éclairer ses ouailles sur leurs obligations civiques et de les guider dans le choix de leurs candidats. Toujours est-il que les notions de religion et de politique qui ont déjà, dans le public, une si fâcheuse tendance à se confondre, finirent, dans sa paroisse, par se recouvrir entièrement.

Maurice Charvoz, lui, était une sorte de Renan, mais un Renan de sous-préfecture, avec l'agressivité en plus et la magie du style en moins. Il avait, au temps de son noviciat, jeté le froc aux orties et devait aller beaucoup plus loin que son père spirituel dans l'irréligion. Chez lui, le célèbre «parfum du vase vide» avait sûri. Tout ce qui était d'Eglise lui était suspect. L'éducation religieuse ne tendait à rien de moins, pour lui comme pour Elisée Reclus, «qu'à former des centres routiniers et même réactionnaires dans lesquels s'organise, par des redites imbéciles et même par un enseignement pervers, une armée ou du moins une cohue déjà hostile au progrès». Il passa à Michaud, dont il avait entrepris l'«émancipation», maints ouvrages de science et de philosophie que celui-ci lut avec avidité. C'était le beau temps du darwinisme, le temps où l'on croyait que l'évolutionnisme et le déterminisme pouvaient tout expliquer. Michaud tomba dans le ravissement. Il crut de bonne foi que des horizons nouveaux s'ouvraient devant lui et que l'énigme du monde était enfin résolue. Lui

qui était, par tempérament, un idéaliste, se voulut rationaliste et matérialiste. L'œuvre capitale de Büchner, *Force et Matière*, devint sa Bible. La Genèse ne lui apparut plus dès lors que comme un conte puéril, ce qui, on s'en doute, ne contribua pas à le rapprocher de son directeur !

Celui-ci, par réaction contre ce qu'il considérait comme une dégradation morale, redoubla de sévérité envers les élèves de Michaud dont le salut éternel lui semblait si gravement compromis. Sa sollicitude prenait parfois d'étranges aspects. C'est ainsi que, au cours d'une leçon de catéchisme, il ne dédaigna pas de recourir aux « arguments frappants », ce qui lui attira, d'un père de famille, la lettre qu'on va lire, datée de novembre 1899 :

« Monsieur,

« Après avoir écarté mon fils de l'école de M. Michaud au nom d'un règlement que j'ignore, vous l'avez fait rappeler, malgré ce règlement. Monsieur Michaud étant connu comme un excellent instituteur, comme le prouve du reste le nombre de ses élèves, je l'avais bien fait rentrer chez lui, non chez vous.

« J'ignorais que vous veniez y donner des leçons de religion jusqu'à ce que mon fils vint m'apprendre aujourd'hui que vous vous étiez permis de le frapper d'un coup de poing. J'ai pris des informations et je sais que ce qu'il m'a dit est vrai. C'est donc ainsi que vous enseignez la religion du doux Jésus ? C'est donc à coups de poing que vous pensez faire entrer le Saint-Esprit dans l'âme d'un enfant ? Vous êtes mieux qualifié comme professeur de boxe que pour enseigner la douceur et la politesse.

« Si j'étais méchant, je pourrais vous citer au tribunal ; mais plus chrétien que vous, sans être payé pour l'être ou le paraître, je ne me vengerai pas. Mais, par suite de votre brutalité, je vous défends d'enseigner le catéchisme à mon enfant, car dans vos mains, étant brutalisé, il ne saurait être bien élevé. Je ne suis du reste pas catholique et je me mets au bénéfice des dispositions constitutionnelles. Il sera exempt de recevoir des coups, aussi inutiles pour son éducation que dangereux pour sa santé ».

Il convient d'être objectif. Les passions surexcitées se cristallisaient autour d'un incident, somme toute assez anodin. Les punitions corporelles n'étaient pas rares à l'époque et Michaud lui-même ne sut pas toujours s'en garder. Mais, tombant précisément sur la tête d'un enfant dont le père se proclamait si hautement non-catholique, ce malencontreux coup de poing apparut, à certains, comme un acte d'abominable persécution. On commenta abondamment l'événement, on le grossit, on le dénatura si bien que, au bout de peu de temps, cet enfant n'avait pas simplement reçu un coup de poing, mais avait eu proprement l'oreille décollée.

Les esprits s'échauffant de plus en plus, Michaud, dont la situation au Collège devenait intenable, abandonna l'enseignement à la fin de l'année scolaire pour aller tenir, à Monthey, le bureau d'un autre Bagnard, l'horloger Maurice Guigoz, dont le fils devait, plus tard, populariser le nom en fabriquant le Lait Guigoz.

A Bagnes, la rentrée des classes marqua un tournant décisif dans cette lutte sourde qui soudain dégénéra en guerre ouverte. Presque tous ceux qui avaient été les élèves de Michaud et dont, comme par hasard, les parents se rattachaient au parti libéral furent jugés trop faibles et renvoyés du Collège. Ce fut, pour rééditer à peu près le mot de Talleyrand à propos de l'exécution du duc d'Enghien, plus qu'une injustice, ce fut une maladresse. Charvoz qui rêvait depuis longtemps d'un école d'où serait banni tout enseignement religieux comprit que l'heure était venue. Il rassembla les parents indignés, leur exposa ses projets qui furent acceptés d'enthousiasme, et rappela Michaud. On logea, dans un local de fortune, tous ceux que le Collège avait rejetés, on y admit les élèves plus jeunes, les filles aussi et, s'appuyant sur l'article 49 de la constitution fédérale qui garantit la liberté de croyance, on décida que l'éducation serait purement laïque. L'Ecole libre était née !

La réaction fut violente. Le clergé de la paroisse, suivi de la majeure partie de la population, s'éleva énergiquement contre cette stupéfiante initiative. Le curé de Cocatrix, dont la mesure ne semble décidément pas avoir été la qualité dominante, lança l'anathème du haut de la chaire : « Comment, s'écriait-il, il y a des guillotines pour supprimer les assassins du corps, et il n'y aurait rien pour supprimer ces assassins des âmes ! » L'outrance même de ce langage galvanisa les promoteurs, un moment effrayés eux-mêmes, j'imagine, de leur propre audace. Elle les maintint dans cet état de surexcitation qui permet à l'homme de dépasser ses limites. Ces paysans, chez qui l'argent était rare, dont le moindre sou n'était dépensé qu'après mûre réflexion, accomplirent des prodiges pour faire vivre leur école. Et cela pendant cinq ans ! Lorsque les passions s'apaisèrent enfin, que la vague d'indignation parut se retirer, ce fut, assez paradoxalement, le moment le plus critique pour la vie de cette institution. Soit que les modestes ressources personnelles fussent épuisées, soit que les sympathisants, n'ayant plus à faire front à une hostilité déclarée, sentissent tiédir leur zèle, l'argent commença à manquer de façon inquiétante.

C'est alors que, profitant d'un voyage que fit en Valais un grand-maître de la franc-maçonnerie, le Dr Häberlin, Charvoz entreprit de l'intéresser à ce qui était en bonne partie son œuvre. Il y réussit pleinement et la loge Alpina se chargea dès lors de faire vivre et prospérer ce qui avait été conçu dans l'enthousiasme et enfanté dans la douleur. Les temps héroïques étaient révolus. L'Ecole libre entra dans une période de sécurité matérielle qui allait permettre à Michaud

d'élargir et de développer son programme, et de s'adjoindre des collaborateurs, car le nombre des élèves augmentait d'année en année. Un petit musée d'histoire naturelle fut constitué. Une bibliothèque circulante fut créée qui, pour répondre aux différents degrés de développement des élèves, allait des œuvres de la comtesse de Ségur à l'*Histoire de la Révolution française*, de Louis Blanc. Charvoz venait régulièrement donner ce qu'on appelait un peu pompeusement des leçons de sciences, mais qui étaient surtout des leçons d'hygiène, des aperçus d'anatomie et quelques rudiments de botanique et de minéralogie.

Si j'ai fait, au début de cet essai, une référence à Athéna, ce n'est pas que je tiennne l'Ecole libre pour le temple de la Sagesse. Elle eut, comme toute institution humaine, ses qualités et ses faiblesses. Mais elle ne fut à aucun moment cette antichambre de l'enfer que d'aucuns voulaient voir en elle. Voici ce que Michaud écrivait un jour à son ami Charvoz et qui résume en quelque sorte son programme :

« Jusqu'ici l'Ecole libre n'a point failli à son but, puisque les enfants qui l'ont fréquentée l'ont tous honorée sous tous les rapports, par les examens subis, par leur bonne conduite, par leur sérieux, par leur sentiment de tolérance, par leur esprit humanitaire et par leur besoin d'indépendance intellectuelle. Cela me réjouit, puisque mon système d'enseignement et d'éducation tend vers cet idéal : faire de l'enfant un homme indépendant, un homme d'initiative et de volonté. Au point de vue philosophique, politique et religieux, j'observe, à l'égard des enfants, la plus grande réserve. Certes, je ne leur cache point mes convictions personnelles, mais je me garde bien de les leur imposer, et même de vouloir systématiquement les influencer, car j'estime que ce n'est pas là le droit de l'éducateur; celui-ci n'a qu'un devoir : faire la lumière dans leur intelligence en y semant des notions vraies et positives. A nous le devoir impérieux d'éclairer les enfants; à eux seuls le droit de choisir la route qu'ils jugent la meilleure. »

Disons tout de suite que Michaud s'abusait lorsqu'il se flattait de ne pas influencer l'esprit de ses élèves. Il est impossible à un éducateur de semer ce qu'il croit être des « notions vraies et positives » sans y faire entrer une bonne partie de ses opinions personnelles. Mais cela se passait sur un plan qui m'apparaît encore, après tant d'années, assez élevé. On nous enseignait à aimer la vertu pour elle-même, sans arrière-pensée de récompense ou de punition. Michaud d'ailleurs était une nature trop enthousiaste, trop idéaliste pour se contenter de notions positives et pour ne pas tenter d'élever nos âmes vers quelque chose de supérieur. Il avait remplacé Dieu par des abstractions, telles que la Vérité, la Raison, la Pensée Libre. Nous avions nos saints qui s'appelaient Darwin, Haeckel, Guyau, Elisée Reclus. Nous avions aussi nos martyrs qu'on nous apprenait à vénérer et qui avaient nom

Galilée, Michel Servet, Etienne Dolet, Francisco Ferrer. Prétendre que nous avions pénétré les arcanes de leur pensée serait ridicule. Mais nous savions quelque chose sur chacun d'eux. Leurs noms nous étaient familiers. Leurs portraits ornaient les murs de la salle de classe, entre la carte de l'Europe et le tableau des Poids et Mesures. Ils nous paraissaient vaguement tutélaires et nous les assimilions, dans notre esprit, à ces mystérieux « Amis de l'Ecole » dont Michaud nous entretenait souvent et dont nous ne devions apprendre que bien plus tard qu'ils appartenaient à une loge maçonnique.

Et puis, nous avions notre chant ! Un chant que nous étions, et pour cause, les seuls à chanter dans toute la commune. Nous l'entonnions fièrement, sur l'air de « Salut, glaciers sublimes », et sous l'œil attendri de Michaud, à chaque course scolaire. C'était une sorte d'« Internationale » enfantine qui n'avait rien de subversif, comme on va le voir :

De la Libre Pensée,
Nous sommes les enfants
Jeunesse émancipée,
Avançons triomphants !
Pour devenir plus sage,
Pour devenir meilleur,
Que chacun s'encourage
Et repousse l'erreur.

Il nous faut la lumière,
Une saine raison,
Marchons sous la bannière,
Du seul Vrai, du seul Bon.
O Vérité si pure,
Notre guide ici-bas !
Sachons dans la nature,
Partout suivre tes pas !

Tous les peuples sont frères,
Donc ils doivent s'aimer.
Pour supprimer les guerres,
Chacun doit travailler.
En avant donc, courage !
Toujours au droit chemin.
Nous ferons bon ouvrage,
En nous donnant la main !

Cette chanson, à la vérité, n'avait pas été composée pour nous. Elle devait avoir été tirée par Michaud d'un numéro de *La Libre Pensée*, une publication assez répandue, à l'époque, dans un certain milieu. Il n'importe ! Nous l'avions faite nôtre, et nous ne doutions

pas que nous serions appelés plus tard à contribuer au bonheur des peuples. Les moyens nous apparaissaient moins clairement, mais cela ne nous embarrassait pas. Plus les termes étaient vagues et plus ils nous semblaient beaux. Cela n'a rien de bien nouveau. Il y a des peuples qu'on a menés, qu'on mène et qu'on mènera toujours avec des formules aussi inconsistantes que celles qui enflammaient nos cœurs d'enfants.

Nourris de Guyau, dont nous récitons les *Vers d'un Philosophe*, nous n'étions pas, pour autant, soumis à une *Morale sans obligation ni sanction* ! Les obligations étaient nombreuses. En plus de celles qui incombent à tout écolier, nous avions encore la tâche délicate, écrasante même pour nos jeunes épaules, de répandre au dehors, par notre comportement, la bonne réputation de l'Ecole. Nous devions porter témoignage sur l'enseignement et l'éducation que nous y recevions. Cela impliquait pour nous la nécessité de nous montrer, en toutes occasions, d'une extrême politesse, d'être tout particulièrement obligeants, serviables, de rendre le bien pour le mal, — ce que nous ne faisons pas souvent ! — et par-dessus tout, de respecter chez autrui cette liberté de croyance dont nous nous réclamions, ou étions censés nous réclamer nous-mêmes.

Quant aux sanctions, elles étaient sévères. Michaud n'était pas un tiède. S'il savait, dans ses meilleurs moments, se montrer affable, affectueux, paternel même, il pouvait avoir des colères terribles. Qu'un élève, par des chapardages ou de tout autre manière, s'avisât de porter atteinte au bon renom de « son école » et il entraînait littéralement en fureur. Je ne suis certainement pas la seule à avoir conservé le souvenir de certaines grêles de coups qui, de loin en loin, s'abattaient sur des têtes particulièrement dures, et dont nous étions, sur nos bancs, les témoins quasiment terrifiés. Mais la sanction la plus grave, la sanction suprême, c'était le renvoi de l'Ecole. « Ou se soumettre, ou se démettre ! » telle était la formule, la digue si je puis dire contre laquelle venaient se briser nos velléités d'indépendance. Je n'ai pas connaissance pourtant qu'une telle sanction ait jamais été appliquée. Je m'en suis quelquefois étonnée devant la médiocrité intellectuelle de certains éléments et sachant qu'une école privée a le droit de refuser les élèves qui ne lui semblent pas intéressants. Je m'explique mieux la chose aujourd'hui. Les sympathisants de la première heure avaient droit à des égards. On ne devait pas les blesser dans leur progéniture, même s'ils n'avaient pas engendré des phénix. On gardait donc les cancre, pour le plus grand dommage de l'école, dont le niveau baissait automatiquement et de ces élèves eux-mêmes qui eussent peut-être reçu, dans une autre école, un enseignement mieux approprié à leurs faibles moyens.

Car Michaud, qui était un pédagogue absolument exceptionnel, qui savait inculquer à ses élèves, à la condition qu'ils fussent bien doués, le goût du travail, l'amour du savoir, la curiosité intellectuelle,

l'enthousiasme, en un mot, qui pouvait les entraîner bien au-delà du programme strictement primaire, ne parvenait pas à s'intéresser aux «bouées». Quelque louable effort qu'il fit, de temps à autre, pour secouer leur torpeur, il se décourageait rapidement et revenait bien vite vers ceux de ses élèves qui lui paraissaient faits d'une autre matière parce que son enseignement y trouvait une résonance, y provoquait ces vibrations qui rendent si attachant tout contact humain et particulièrement passionnant le métier d'éducateur.

Ceux-là lui tenaient au cœur. Il se créait, entre lui et eux, un climat de sympathie, une sorte d'osmose qui permettaient aux élèves de s'imprégner presque sans effort des connaissances acquises par le maître et que celui-ci ne cessait d'accroître et de parfaire. C'est ainsi que, dans cette école qui se disait «primaire», nous apprenions le principe d'Archimède, que nous suivions avec Thucydide tous les déroulements de la Guerre du Péloponèse, que les trois grands tragiques grecs, Eschyle, Sophocle et Euripide, n'étaient pas pour nous des inconnus, que nous connaissions la fière réponse de Socrate à ses juges, ce Socrate qui nous était présenté comme l'ancêtre de tous ces martyrs de la Pensée Libre qui peuplaient notre hagiographie. N'ayant à nous heurter à aucune version, à aucun thème, c'est avec sérénité, avec joie, que nous abordions aux rivages lumineux de la Grèce de Périclès. Un tel enseignement manquait forcément de méthode. Nos connaissances restaient fragmentaires. C'est ainsi que, pour des raisons que je ne m'explique encore pas, la Rome antique nous demeura presque inconnue. Mais ce que nous apprenions nous donnait le désir d'en savoir davantage. Notre curiosité d'esprit était sans cesse tenue en éveil, ce qui est bien, je crois, la condition essentielle d'un bon enseignement.

Que reste-t-il, soixante-sept ans après la fondation de l'Ecole, et quarante ans après le départ de Michaud, de ces élans juvéniles, de cet enthousiasme ? Bien peu de chose en vérité. Quelques cœurs conservent peut-être encore un peu de cette flamme allumée au sortir de l'enfance, quelques âmes reflètent peut-être encore un coin de ce ciel qui, pour n'être pas le paradis de la Bible, n'en était pas moins un aspect de l'idéal vers lequel Michaud ne cessa jamais de nous orienter. Mais la vie, avec ses terribles exigences, eut tôt fait de s'emparer du plus grand nombre, de les pétrir, et de les refaçonner sur le modèle courant. Le grand rêve de Michaud, «faire des hommes indépendants, des hommes d'initiative et de volonté», n'eut pas, sur le plan pratique, tout le succès qu'il escomptait. Certes, il y a, parmi ses anciens élèves, des hommes qui répondent pleinement à ces qualifications. Mais il y en a d'autres qui y répondent tout aussi bien, et qui sont sortis d'autres écoles. Les principes philosophiques dont il s'était nourri, qui avaient, bien qu'il s'en défendît, déteint sur son enseignement et dont, soit dit en passant, beaucoup n'ont pas subi sans dommage l'épreuve du temps, ne sem-

blent pas avoir eu d'influence déterminante sur cette partie de la population formée par lui. Même la pratique religieuse n'est pas une indication qui permette une discrimination absolue entre les anciens protégés de la loge Alpina et le reste du public. Nous touchons là à une question extrêmement délicate. La piété est avant tout une disposition de l'âme sur laquelle l'éducation n'a qu'une influence bien relative. Michaud lui-même ne reconnaissait-il pas à l'enfant le droit de choisir la route qu'il jugeait la meilleure ? Quelques-uns de ses élèves sont retournés, pour des raisons intimes ou tout simplement pratiques, au culte catholique. Par contre, on trouvera sans peine, parmi les anciens élèves des écoles officielles quelques personnes qui se sont détournées de ce culte ou tout au moins de ses manifestations extérieures.

Sur le plan politique, on a prétendu que l'Ecole libre avait favorisé le glissement à l'extrême gauche de ce qui fut longtemps connu sous le seul vocable de parti radical. Je ne le crois pas. Les élèves, tout au moins de mon temps, ont ignoré jusqu'au nom de Karl Marx et de ses disciples. Leurs théories n'ont pas, que je sache, particulièrement passionné Michaud. L'avance socialiste a marqué en Valais, comme ailleurs, des points un peu partout, et donc dans des régions où l'influence de l'Ecole libre ne s'est jamais exercée. Je suis persuadée, quant à moi, qu'à Bagnes, la situation politique serait exactement aujourd'hui ce qu'elle est, même si l'Ecole de Michaud n'avait jamais existé.

Ce n'est pas par distraction que je viens d'appeler l'Ecole libre : l'Ecole de Michaud. Elle fut positivement sa chose, à tel point qu'elle mourut virtuellement l'année même où Michaud prit sa retraite. Elle se survécut une quinzaine d'années, mais ayant perdu tout ce qui faisait son intérêt, son « sel ». Elle devint une école comme les autres, à cette différence près qu'elle était confiée à des instituteurs étrangers au canton, — ce qui était loin de constituer un avantage, — et finit, faute de raison d'être, par fermer ses portes en 1943.

Je viens de me relire et je constate que le mot « enthousiasme » revient fréquemment dans mon texte. C'est, je crois bien, le mot « clef », celui qui traduit, malgré les embûches de la syntaxe, malgré la géographie à laquelle je n'ai jamais mordu, malgré les « racines carrées » que je ne suis jamais parvenue à extraire, l'état d'âme qui fut presque constamment le mien tant que j'ai fréquenté l'Ecole libre. Et je suis sûre que tous ceux qui furent mes condisciples diraient comme moi. Et qu'on me comprenne bien ! Cela ne tient ni à Darwin, ni à Haeckel, ni à Moleschott, pas plus qu'à Voltaire qu'en dépit de la ligne de conduite qu'il s'était tracée, Michaud ne pouvait s'empêcher de nous citer ! Cela tient uniquement aux qualités pédagogiques exceptionnelles d'un maître qui sut faire de l'étude une véritable joie.

L'Ecole libre, qu'on soit pour ou contre l'éducation laïque, mérite mieux, par son caractère peu commun, que ce modeste essai. Son histoire complète reste à écrire. Il m'a semblé, pour l'heure, que cette entreprise était prématurée. Les passions sont lentes à s'éteindre, promptes à se rallumer. En cernant mon sujet de trop près, en livrant certains noms, j'aurais peut-être froissé des susceptibilités, blessé des sentiments, ce que je veux éviter à tout prix.

Qu'on me permette simplement d'ajouter, en conclusion, que si les vingt-huit ans d'apostolat de Michaud n'ont pas laissé plus de traces, cela tient surtout au fait que ses élèves, préparés par lui à un enseignement secondaire, n'ont pas pu recevoir cet enseignement. Les institutions cantonales telles que les collèges classiques, et même les écoles normales leur étaient fermées, tout au moins moralement. Appartenant pour la plupart à des familles de condition modeste, les élèves qui se seraient peut-être sentis « appelés » ne pouvaient guère envisager de poursuivre leurs études hors du canton. On peut s'étonner que la loge Alpina, qui a financé cette institution pendant si longtemps, n'ait pas songé à former, sur le plan universitaire, quelqu'un capable de succéder à Michaud. En se bornant à choisir hors du canton un personnel enseignant dont une partie était déjà à la retraite, et dont aucun membre n'a su pénétrer le très complexe caractère bagnard, elle condamnait elle-même à mort l'œuvre qu'elle prétendait protéger.

Anne TROILLET-BOVEN